



CLAUDE LUXEL

le meurtrier invisible





LE MEURTRIER INVISIBLE (1)

par CLAUDE LUXEL

CHAPITRE PREMIER

ALLO!... ALLO!... ICI, UN CRIME!...

Dans son cabinet de travail du quai des Orfèvres, le commissaire Stéphane Bermond, du Service des recherches, procédait, ainsi qu'il le faisait chaque matin, au dépouillement de son courrier.

Un instant il fut interrompu dans sa besogne par la sonnerie aigrette du téléphone. De la main, il atteignit l'appareil, et ce fut pour entendre une voix lointaine, et dont on eût dit qu'elle était encore déformée et rendue plus sourde volontairement. Au bout du fil, on se renseignait :

— C'est bien le commissaire Bermond qui est à l'appareil?

— Oui, parfaitement. Qui parle?

— Aucune importance, répondait-on à l'interrogation du policier... Vous ne me connaissez pas.

Un peu impatienté, Stéphane Bermond brusquait le mystérieux correspondant :

— Eh bien! Qu'est-ce que c'est?... Qu'est-ce que vous me voulez?...

Pour un peu, il eût raccroché de crainte d'être la victime d'une mystification, comme cela lui était arrivé en d'autres circonstances, mais l'instinct, qui habite tous les policiers de la terre et qui est fait du besoin de savoir, fut plus fort et, jugulant son humeur, il écouta encore. La voix avait repris :

— Je vous avise qu'un assassinat va être commis ce matin...

— Vous dites? fit-il... Vous dites, un assassinat?... Où? Qui?... Eh bien! parlez?...

Il s'irritait soudain, secouant l'appareil, comme si son geste pouvait influencer celui qui se tenait à l'autre bout du fil.

— Allo! allo!...

« Dire qu'il y a des gens qui s'amuse à faire des blagues

(1) Tous droits de reproduction, traduction et toutes adaptations, y compris le théâtre, la cinématographie et la T. S. F. réservés pour tous pays, même l'U. R. S. S.

pareilles, grogna-t-il... Comme si on n'avait pas autre chose à faire qu'à plaisanter!

Cependant, plusieurs inspecteurs venaient de pénétrer dans le bureau. Ainsi chaque jour, au matin, avait lieu le rapport. Dès l'entrée, ils saluaient le commissaire.

— Bonjour, chef.

— Bonjour, asseyez-vous.

A peine installés, les policiers, profitant d'une autorisation facile acquise depuis longtemps, s'étaient mis à fumer, imitant en cela leur chef qui, lui, délaissant la cigarette pour une courte pipe en bruyère qu'il s'attentionnait à faire fumer comme si elle eût été une cheminée d'usine en miniature.

— Toi, disait Bermond à l'un d'eux, tu continues aujourd'hui à suivre l'affaire de Saorge... Quoi de neuf par là?...

En quelques mots, celui que le commissaire avait interpellé mettait son chef au courant du résultat de ses investigations. Il recevait en échange un conseil, une directive, et partait.

— Et toi, quoi de neuf pour l'affaire de la rue Rodier?...

Ainsi que l'avait fait son collègue, l'inspecteur à qui s'adressait cette question, rendait compte de son enquête, et, en retour, s'entendait dire ce que son chef pensait de son initiative.

— Parfait! Eh bien! mon vieux, continue.

Les uns après les autres, les inspecteurs partirent.

Il n'en resta bientôt plus qu'un.

— Et toi? interrogeait Bermond... Ton affaire?

— Finiel répondait laconiquement l'autre... Le type a été « sauté » ce matin à la gare au moment où il allait prendre le train!... En ce moment, on le « cuisine »; il avoue tout ce qu'on veut!

— Bon.

Il fallait rendre cette justice au commissaire qu'il s'attachait difficilement à faire des discours... « Bon!... Parfait!... Ça va!... Très bien!... » étaient ses locutions habituelles.

Mais en regard de cette brièveté dans la parole, de cette sorte de brutalité dans les façons, quel esprit rapide, brillant, toujours en éveil l'habitait! Quelle force de pénétration lui-sait dans son clair regard, indiquant l'extraordinaire volonté de l'homme!

Au surplus, si le commissaire Stéphane Bermond apparaissait assez taciturne et renfermé de prime abord, combien il se révélait pour ses collègues, comme pour ses subordonnés, un chef dans toute l'acception du mot, mais aussi un camarade sur qui l'on pouvait compter en toutes circonstances.

— Je ne sais pas si c'est une idée que je me fais, chef, mais vous semblez préoccupé?... Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?

— Rien, répondait Bermond... Rien!

Et, se ravissant soudain, il conta pourtant à l'inspecteur, les

circonstances qui avaient entouré le mystérieux coup de téléphone du matin.

— Qu'en penses-tu, toi ? demandait-il en manière de conclusion.

— Moi ? faisait l'inspecteur en se grattant la tête, ce qui était chez lui le signe certain d'une préoccupation profonde. Difficile à dire !... Peut-être, n'est-ce, comme vous l'avez pensé, qu'une blague d'un mauvais plaisant, qui aura trouvé spirituel de vous intriguer.

— Oui, mais encore, interrompait Bermond... Il me connaît, puisqu'il a demandé qu'on m'appelle au standard...

— Pour ça, reprenait Dumien, ça n'est pas difficile, attendu qu'il ne se passe pas de jour sans que l'on parle de vous dans la Presse et, ajouta-t-il en souriant, pour chanter vos louanges !

— Te fiches pas de moi, hein ?

— Oh ! si on peut dire ! protestait l'inspecteur. Mais je ne fais que répéter ce que tout le monde dit.

Sans relever cette fois ce qu'il y avait d'affectueuse admiration dans l'attestation de son collaborateur, le commissaire Bermond enchaînait :

— Si ce n'est qu'une blague, à quoi cela mène-t-il l'imbécille qui s'est amusé à la faire ?

— Mais à rien, sourit Dumien.

— Et si ce n'est pas une blague ?

Et, ce disant, le commissaire, le visage empreint du plus profond sérieux, considérait son interlocuteur.

— Si ce n'était pas...

Le fait d'avoir prononcé ces mots faisait surgir devant les yeux de Stéphane Bermond des possibilités que créaient à la fois son instinct professionnel et une sorte de pressentiment dont il eût été bien en peine de définir les raisons.

— Dame, reprenait Dumien, en faisant la moue... Dans ce cas, il y a de grandes chances pour qu'on soit en train, en ce moment, de faire passer le goût du pain à quelqu'un, quelque part !...

— Et pendant ce temps, s'écria-t-il, nous nous croisons les bras !

La violence avec laquelle il avait prononcé ces mots déclencha une réaction identique chez Dumien.

— Si on essayait de savoir d'où l'on a téléphoné, dit-il.

— Oui, c'est cela, vite, vite !...

L'impatience maintenant, rendait fébrile Stéphane Bermond. Rapidement, il décrochait le téléphone. Tout de suite, il obtint le standard de la P. J.

— Dites-moi, demandait-il à l'employé... On m'a demandé

il y a une heure environ... Tâchez donc de savoir d'où ça venait?... Oui, je reste au bout du fil.

Il y eut un silence.

Le commissaire, l'écouteur à l'oreille, laissait errer ses regards dans la pièce. Il imaginait bien ce qui se passait au standard.

L'employé avait dû demander à son tour le Central d'où était parvenue la communication. Et, là-bas, on devait faire des recherches hâtives, procéder à des recoupements dans les communications demandées à destination du palais de justice.

De temps en temps, Bermond rappelait :

— Allo, allo!... Je suis toujours là, hein? disait-il. Vous ne m'oubliez pas, au moins?

— Non, répondait l'employé du standard. On cherche là-bas... J'ai demandé le chef de service. Ils doivent se grouiller!

Et ils avaient fait vite car, un court instant après, la voix de l'employé alertait le commissaire :

— Voilà, j'ai le renseignement...

— Bon, dites, je note...

— On vous a téléphoné d'une cabine publique du bureau de poste de la place de la République...

— Hein?

Bermond, furieux de ce que ce renseignement, dont il attendait tant, ne lui apportait rien, raccrocha.

— Pas de veine! fit-il à l'adresse de Dumien qui, sans rien dire, avait suivi toute la scène... On a téléphoné d'un bureau de poste.

— C'était à prévoir si c'est une mystification. Vous pensez bien que son auteur a préféré mettre de son côté toutes les chances pour que son anonymat soit respecté...

Une sorte d'angoisse étreignait le commissaire à la gorge; et il restait là, les yeux fixés dans le vague, comme s'il attendait que, tout à coup, s'inscrivit devant lui, sur le mur, comme auraient fait les images successives d'un film, les péripéties de ce meurtre dont il ne savait qu'une chose, c'est qu'il serait commis s'il ne l'était déjà!...

Soudain, la sonnerie du téléphone résonna.

— Allo! disait l'employé du standard... Le commissaire Bermond?... Je vous passe le commissariat du quartier de la République...

L'association rapide que ces derniers mots provoquèrent dans l'esprit du commissaire fit qu'il songea :

— Si c'était...

Mais, déjà là-bas, très loin, une voix disait :

— On vient de découvrir un cadavre, rue Rampeau, au 51

CHAPITRE II

UNE TROUBLANTE AFFAIRE

La chambre dans laquelle pénétrait le commissaire Stéphane Bermond, suivi de l'inspecteur Dumien, révélait au premier regard un désordre inexprimable.

Plutôt petite, elle apparaissait dans l'instant à peine assez spacieuse pour contenir les gens qui allaient et venaient.

C'est que la découverte du crime avait, en outre, attiré sur les lieux le commissaire de police du quartier et son secrétaire et un médecin du voisinage.

Dès leur arrivée, Bermond et Dumien avaient été salués par le commissaire de police du quartier, et celui-ci s'était mis à leur disposition pour leur conter les circonstances dans lesquelles on avait découvert le meurtre.

C'était d'ailleurs fort simple !

Une heure auparavant, la concierge avait entendu « comme le bruit d'un coup de feu » et des cris. Elle était alors sortie de sa loge et elle avait cru distinguer le choc d'une porte se refermant à un étage qu'elle ne précisa pas dans l'instant, mais qui devait être d'après elle celui de la chambre où l'on découvrait quelques minutes plus tard, le cadavre.

Sur le moment, malgré la peur qui l'assaillait, elle conserva assez de présence d'esprit pour fermer la porte de la rue, afin de couper la retraite au meurtrier, car elle avait tout de suite supposé que la perpétration d'un crime était la seule explication possible du tumulte qu'elle avait entendu.

Les voisins et les commerçants les plus proches de l'immeuble, alertés par ses cris, avaient immédiatement prévenu la police.

— Qui arrivait trop tard ! souligna finement le commissaire du quartier, puisque ainsi que tout le porte à croire, le bruit perçu par la concierge, après la détonation et les cris, était celui de la porte de la chambre s'ouvrant pour laisser fuir le meurtrier...

Et, sans que son sourire le quittât, le magistrat faisait alors remarquer à Bermond le désordre de la chambre :

— Il y a eu lutte, disait-il... C'est certain !

De fait, les chaises avaient été renversées, un matelas du lit avait été tiré, comme si la victime avait cherché à un moment donné à se faire un rempart de cet objet contre les coups de son agresseur... La pendule, qui eût dû raisonnablement se trouver sur la cheminée, gisait à terre, comme si elle eût servi de projectile... Une vitre avait été brisée et on pouvait supposer que dans la lutte à mort qui allait avoir

une fatale issue pour l'un des combattants, l'un d'eux avait tenté d'ouvrir la fenêtre pour appeler à l'aide.

Oui, ce devait être cela, puisqu'on ne pouvait penser qu'une fuite était possible par ce chemin, car la chambre se trouvait au troisième étage...

Infailiblement, celui qui aurait sauté se serait rompu les os en arrivant en bas.

Stéphane Bermond n'avait pas attendu que le commissaire du quartier lui eût fait remarquer ces détails pour en tirer les déductions qui semblaient s'imposer évidentes.

A petits pas, il arpentait la pièce, les mains derrière le dos, allant de la fenêtre à la porte, la pipe à la bouche fumant à courtes bouffées, sans mot dire, en réalité voyant tout et songeant profondément... Un instant il s'arrêta près du matelas, qu'il considéra avec attention. Plus tard, ce fut sur la pendule qu'il reporta son intérêt et, enfin, après un moment d'indécision, on le vit descendre et gagner la courette sur laquelle donnait la fenêtre de la chambre et, penché vers la terre, examiner les débris de la vitre que la chute avait réduite en une véritable poussière de verre.

Cependant, Dumien, de son côté, fouillait les recoins de la chambre, à la recherche d'une trace, d'un indice dont il pût tirer le point de départ d'une piste.

Mais il n'apparaissait pas que ses recherches aient été jusque-là fructueuses.

A un moment donné, pourtant, il découvrit un petit tampon de ouate, taché de sang...

Bermond était remonté et avait rejoint l'inspecteur.

Le bruit d'une conversation qui s'était engagée entre le médecin appelé à procéder aux premières constatations et le secrétaire du commissaire, fit que Bermond, délaissant ses investigations, tendit l'oreille...

— Il est évident, disait le médecin, que l'homme a été tué d'un coup de revolver... Jusqu'à plus ample informé, et étant donné ce que j'ai pu constater, on peut croire que la balle a dû toucher un ventricule et provoquer la mort assez rapidement.

Et Bermond, qui insensiblement s'était rapproché des deux hommes, questionna :

— Combien de temps ?

— Oh ! répondit le docteur... Quelques minutes ! L'hémorragie qu'une pareille blessure provoque...

— Hémorragie, dites-vous, docteur ? Mais il n'y a presque pas de sang... tenez, regardez !

En cela le commissaire avait raison, car à peine relevait-on quelques traces de sang dans la chambre.

Néanmoins, le docteur ne se rendait pas, car il répliquait :

— Ce n'est pas une raison... L'hémorragie, dans le cas présent, est interne.

Etendu de tout son long, le corps offrait, n'eût été la blessure qui s'inscrivait comme un petit rond sanglant en pleine poitrine, les apparences du sommeil...

— Voyez, disait le docteur, le cadavre n'est pas crispé, ni contracté par les affres de l'agonie; donc, la mort a été pour ainsi dire foudroyante.

C'était un homme d'une trentaine d'années, à la physionomie marquée par les veilles et l'abus des plaisirs... Vieux avant l'âge, aurait-on dit, il devait être assez grand et maigre; ses mains qu'il avait blanches et fines démontraient clairement que le travail ne devait pas tenir une grande place dans ses préoccupations, alors qu'il vivait encore... A quelle classe de la société appartenait cet individu?

Bermond remit à plus tard de le déterminer, car le docteur avait repris le cours de ses explications :

— Constatez, messieurs, disait-il en montrant l'orifice de la blessure, que la balle a été tirée de fort près... A bout portant pour ainsi dire, puisque nous remarquons que la chair à l'entour de l'entrée du projectile a été comme brûlée et que la chemise porte des traces de poudre...

— Le revolver? s'enquérail Bermond.

— On n'en a pas trouvé, répondait le secrétaire... Tout laisse à présumer que le meurtrier l'a emporté dans sa fuite!

— Evidemment! Encore faudrait-il savoir par où il est parti?

Il reprenait sa promenade à travers la pièce, allant comme il l'avait déjà fait précédemment, la pipe à la bouche et les mains derrière le dos, de la porte à la fenêtre et de la cheminée au cadavre. Soudain, il demanda :

— Et l'heure?

— Quelle heure? faisaient les autres interdits.

— Rien... C'est bon... Je vous dirai plus tard... Qu'on me fasse venir la concierge.

A nouveau, pour le commissaire, elle refit son récit :

— Moi, disait-elle, je n'en sais pas davantage que ce que j'ai déjà dit. J'étais dans ma loge, quand j'ai entendu comme un coup de feu et puis des cris... Vous pensez bien que j'ai eu peur!... D'autant plus qu'à mon âge...

En cela, la concierge ne mentait pas. Elle devait avoir dépassé la soixantaine. C'était une petite vieille noireude dont le visage était plissé comme une pomme d'api... Elle avait des regards inquiets qui allaient, du groupe des policiers qui l'entouraient, au cadavre que l'on voyait allongé, dans un coin de la chambre.

— Ça ne fait pas de doute, mon bon monsieur, que le bandit qui est venu commettre ce crime doit être un malfai-

teur redoutable! Pensez donc!... A Paris!... En plein jour!... Mais, Bermond interrompait le bavardage de la vieille :

— Tenez-vous-en aux faits, voulez-vous?... Celui qui a été tué était votre locataire? Quel est son nom?

— André Jussieu.

— Avait-il des habitudes régulières?

— Pas très. Des fois, il s'en allait plusieurs jours, et puis il revenait... Il ne disait jamais où il allait!... Un jour, j'ai bien essayé de me renseigner en le questionnant, mais il n'était pas très « causeur »; il m'a répondu qu'il avait affaire à la campagne...

— Il recevait des gens?

— Oh! très rarement!

— Qui? Des amis, des connaissances?

— Un seul... Un monsieur qui venait des fois...

— Comment était ce visiteur?

— Ah! je ne pourrais pas bien vous dire... C'était toujours tard qu'il venait et puis, il passait très vite devant ma loge, comme s'il ne voulait pas qu'on le remarque.

Était-il petit, grand, bien habillé ou mal vêtu, vieux ou jeune?

— Difficile!... C'était plutôt un monsieur bien!

— Et quand avez-vous vu votre locataire pour la dernière fois?

— Ce matin!... Environ une heure avant sa mort... Il est sorti et il m'a dit bonjour, mais je ne l'ai pas vu rentrer.

Une heure! Bermond, par un rapide calcul, établissait qu'il avait reçu le mystérieux coup de téléphone dans le même temps!

Fallait-il faire un rapprochement entre l'indication que lui avait donnée le correspondant anonyme et le drame qu'il était appelé à constater ici?

— Et l'autre? reprenait le commissaire s'adressant à la concierge... Quand est-il venu pour la dernière fois?

La vieille femme fit effort pour se remémorer la date que sollicitait Bermond et, soudain, ayant trouvé, précisa :

— Mais, hier... Oui, hier au soir!

Dumien, qui s'était éclipsé pendant le dialogue, revenait dans la pièce; il avait un coup d'œil qui sollicitait l'attention de son chef.

Un peu à l'écart, ils se rejoignaient tous les deux et Bermond questionnait :

— Tu as trouvé quelque chose?

— Je crois, répondait l'inspecteur. Venez voir un peu.

La chambre qu'habitait Jussieu était située au troisième et il y avait encore un étage au-dessus; sur le dernier palier s'ouvraient deux portes. La cage de l'escalier était éclairée par une lucarne dont l'étroitesse et l'épaisse couche de pous-

sière qui en masquait les vitres rendaient difficile le passage d'une clarté tout juste suffisante pour se diriger. Mais dumien suppléait à la carence du jour en pressant le bouton de sa lampe électrique...

— Qu'est-ce que vous dites de ça, chef? fit Dumien.

Sans répondre, le commissaire se penchait sur le petit point rouge... Oui, c'était bien une tache de sang! Oh! une toute petite tache, pas plus grande qu'une pièce de dix sous, mais qui luisait fraîche et comme vernie!

Et comme il se relevait et considérait interrogativement l'inspecteur, celui-ci, de son doigt levé, montra la lucarne.

— Vous ne pensez pas que c'est par là que le meurtrier a fui?

— Possible? On va voir... Aidez-moi un peu.

La première chose qu'il vit à la clarté du dehors, fut une autre tache.

C'était donc cela!... Tout s'éclairait!... Le meurtrier, son coup fait et la retraite coupée par la manœuvre imprévue de la concierge fermant la porte de la rue, avait gagné les toits!

Il avait dû être blessé au cours de la lutte qu'il avait soutenue avec sa victime. C'était à lui, ce sang! N'importe, le commissaire Bermond reconstituait maintenant ce qui avait dû se passer. Une fois sur les toits, l'homme avait gagné une maison voisine...

Encore une autre tache... puis une autre!

La direction que l'autre avait prise dans sa fuite se dessinait, comme si le Destin s'était plu à la tracer pour mieux préparer les voies de la justice!

Encore une autre, puis... plus rien!

Bermond était parvenu, sans s'en rendre compte, à l'extrémité du toit et, sous lui, il le constatait subitement, c'était maintenant le vide!

— Curieux! fit le commissaire dépité... Après?... Par où est-il passé?...

Et comme aucune solution ne se présentait à son esprit pour répondre à la question qu'il se posait à lui-même, il murmura encore :

— Curieux, oui!... A moins d'avoir des ailes!

CHAPITRE III

UNE ENQUÊTE DIFFICILE

Décidément, cette affaire qui semblait facile à débrouiller, s'avérait au fur et à mesure que les heures avaient coulé depuis l'ouverture de l'enquête, comme particulièrement troublante.

Et les indices, sur lesquels les policiers comptent bien souvent pour ne pas dire toujours, manquaient.

Par contre, le champ des hypothèses s'était élargi d'autant,

au point qu'il apparaissait maintenant d'heure en heure plus difficile au commissaire Bermond d'établir un mobile probable à ce crime.

Et surtout un mobile plausible, normal si l'on peut dire, humain !

Sans succès d'ailleurs, Stéphane en revenait toujours à son point de départ :

— Voilà, disait-il à Dumien, on a tué un homme... Qui ? Nous ne le savons pas... Pourquoi ? Nous ne le savons pas davantage. Quand ? Nous présumons l'heure, à quelques minutes près...

Au Palais de Justice on avait, suivant l'ordre ordinaire des affaires criminelles, ouvert un dossier que l'on avait confié à un jeune juge d'instruction.

Il ne s'agissait là que d'une mesure de pure forme puisque le juge s'en était remis complètement à Stéphane Bermond, se fiant à la sagacité et à l'adresse de celui-ci pour suivre l'enquête.

On avait fait transporter à l'Institut médico-légal le cadavre de la victime, et mis des inspecteurs en permanence dans l'immeuble où avait eu lieu le drame.

Quarante-huit heures avaient passé ainsi !

Et voici que, tout à coup, un coup de théâtre se produisit.

Le médecin légiste, chargé par le Parquet de procéder à l'autopsie de Jussieu, ne déclarait-il pas dans son rapport *que la blessure qu'avait reçue la victime était incapable, vu son peu de gravité, d'avoir provoqué la mort !*

Le coup de revolver, affirmait-il, n'intéressait la région du cœur qu'en apparence, et la balle, qui s'était logée sous le peau après avoir glissé sur une côte, n'avait aucunement touché l'organe vital !

Malgré cela, le commissaire Bermond ne s'avouait pas vaincu. C'était d'ailleurs par sa ténacité, par sa persévérance qu'il s'était acquis la réputation flatteuse dont il jouissait au Service des recherches de la Police judiciaire.

Et puis, il faut le dire, la police et, partant, les méthodes policières ont beaucoup évolué dans ce dernier quart de siècle. La recherche des criminels doit chaque jour davantage à la science. Ce n'est d'ailleurs pas pour rien que des laboratoires où se pratiquent toutes les analyses possibles ont été fondées dans les principaux centres de la France...

Et Bermond, esprit positif, s'était toujours fait un auxiliaire de la science.

« Et voilà maintenant que la science me lâche », disait-il.

Car il ne lui venait pas à l'esprit de mettre en doute, ne fût-ce qu'un instant, la véracité du rapport du médecin légiste !

Lui qui déclarait que rien n'est inexplicable et même que

l'inexplicable peut être défini, cherchait en vain la solution de ce difficile problème !

Jussieu était mort d'une blessure qui n'était pas mortelle. Bermond, cette fois, allait-il être mis en échec ?

Non !... Il avait repris les interrogatoires des témoins alors que Dumien était, de son côté, retourné perquisitionner dans la chambre de la rue Rampon, mais cela n'avait rien donné ; il avait relu le rapport du médecin légiste et là encore, il ne pouvait rien retenir d'autre que ce que l'on sait et des indications concernant l'arme qui avait provoqué la blessure. La balle qu'avait extraite le médecin était une balle de plomb qui s'était légèrement aplatie sur la côte qu'elle avait touchée, mais dont on pouvait malgré cela préciser le calibre : 6 mm. 35. Ce projectile était celui d'un revolver d'assez ancien modèle, un « bull-dog » probablement, puisque les armes modernes tirent des cartouches à balles de cuivre.

— C'était tout !

« Alors, de quoi est-il mort ? » répétait Bermond, tandis qu'il arpentait son bureau en tirant sur sa courte pipe... D'indigestion ? »

D'avoir songé à cela le fit rire malgré lui et lui rendit pour un moment sa sérénité, quand on frappa.

C'était Dumien, qu'il attendait et que tout de suite il accueillit, anxieux de savoir des nouvelles.

— On vient de me remettre, là-bas, ce paquet pour vous qui était arrivé ce matin par la poste.

Et, ce disant, l'inspecteur sortait d'une de ses poches un petit paquet qu'il tendait au commissaire.

L'adresse en avait été écrite à l'aide de caractères d'imprimerie, vraisemblablement découpés dans un journal et alignés pour former cette suscription :

Monsieur Stéphane Bermond

5, rue Rampon

PARIS (II^e)

Qui pouvait lui écrire au domicile de la victime ?

La même pensée effleura Bermond et l'inspecteur ; ils la formulèrent ensemble :

— Ce ne serait pas l'assass...

Machinalement, le commissaire dénouait la ficelle qui entourait le paquet et, sous l'enveloppe, découvrit une petite boîte en bois qu'il ouvrit.

Au fond, sur un capiton de ouate, un revolver reposait. Un « bull-dog » dont le calibre, à première vue, devait être de 6 mm. 35. Le barillet contenait encore cinq cartouches.

Eh oui ! c'était bien l'assassin — car quel autre que lui

eût pu le faire? — qui envoyait au commissaire Bermond l'arme du crime!

L'individu qui avait osé cela était ou un fou ou un criminel peu ordinaire.

De cela, le commissaire s'indignait intérieurement quand, soudain, en regardant la suscription et le cachet de la poste, il sourit.

— Ah! mon bonhomme, fit-il, nous verrons bien qui rira le dernier!

Et s'adressant ensuite à Dumien, il le pressait :

— Allez, mon vieux, mets ton chapeau, on s'en va.

Toutefois, Bermond ne partait pas encore; il se ravisait et pensait qu'il eût été convenable de faire rechercher à tout hasard par l'identité judiciaire, les empreintes qu'aurait pu conserver le manche de l'arme. Délicatement, ainsi qu'il avait fait pour le prendre, il reposa le revolver sur la couche d'ouate et, tendant la boîte à son subordonné, il le pria de monter le tout au laboratoire.

— Va! et tu passeras me prendre en revenant...

Plus content maintenant, le commissaire se livrait à une habitude qui lui était chère, il se prenait à fredonner.

Et, pour dire vrai, Bermond envisageait maintenant un succès que ses précédentes investigations lui avaient refusé. Mais, déjà, Dumien revenait :

— Alors, on y va, commissaire?

— Oui, mon vieux!

Fidèle à sa manière qui était de s'exprimer par monosyllabes, le commissaire exagérait encore la brièveté de ses réponses, par taquinerie, simplement pour s'amuser un peu de la contrainte qu'elle provoquait chez l'inspecteur... Mais ça ne durait pas... Dès qu'il le voyait un peu décontenancé, il le rassérénait d'un mot affectueux... C'est ce qui se produisait. Alors que Dumien se piquait de la réserve de son chef, Bermond lui disait en lui frappant amicalement l'épaule :

— Allons, puisque tu veux tout savoir... on va à la campagne, à Beauvais, et il ralluma sa pipe que, dans sa joie, il avait laissé s'éteindre.

CHAPITRE IV

LE MEURTRIER INVISIBLE

On allait à Beauvais!

Un train était en gare quand ils arrivèrent et, après s'être rapidement renseignés, les deux policiers gagnèrent un wagon en tête du convoi.

A cette heure, il y avait peu de voyageurs, aussi furent-ils à l'aise tout le long du parcours.

Les yeux mi-clos, affectant de n'attacher d'importance qu'au bon fonctionnement de sa pipe, le commissaire Bermond suivit, tout le temps que dura le voyage, les méandres du médiocre paysage qu'offre en toutes saisons la banlieue. Assis en face de lui, Dumien, au même rythme, grilla des cigarettes.

Un instant pourtant, le commissaire avait rompu le silence pour demander à l'inspecteur :

— Tu crois ce que dit le médecin légiste ?

— Heu !... et vous ? avait interrogé Dumien.

— Moi, oui.

Et, soupirant, Stéphane Bermond avait ajouté :

— Tout est anormal dans cette histoire... Une victime qui meurt d'autre chose que de ce que l'on a cru... Un assassin qui s'envole par-dessus les toits... L'arme du crime qui nous revient par les soins de la poste... Un visiteur mystérieux dont on ne retrouve pas la moindre trace et dont personne n'est à même de donner un signalement qui se tienne... Oui, bizarre !

Enfin, ils étaient arrivés à Beauvais ; et là, le commissaire s'était fait indiquer la poste. Au service du timbrage il présentait, hélas ! sans succès, le papier qui avait enveloppé la boîte... « Non. On ne se souvenait pas d'une semblable expédition ! » La préposée à ce service en était sûre.

— Enfin, disait le commissaire, le fait que l'adresse est constituée par des lettres découpées dans un journal est assez remarquable pour...

— Je ne me souviens pas, je vous assure...

Et Bermond allait s'en aller, assez dépité contre tous et contre lui-même.

Ainsi, il avait fait ce voyage pour rien, pour s'entendre dire qu'on ne se souvenait de rien !

Quand, soudain, son regard était attiré par un assez grotesque personnage qui, traversant le hall de la poste, s'en allait ouvrir un casier des boîtes postales dont un des murs était garni

Plus tard, Bermond devait se demander pourquoi il avait à ce moment attaché de l'importance à cet individu ?... Hasard ? Prescience ?

C'avait été bien plus simple que cela ! L'homme agissait avec des gestes précautionneux, comme s'il eût voulu masquer le plus possible ce qu'il faisait, sans se rendre compte que rien n'était plus apte à le faire remarquer que l'affectation de mystère dont il entourait ses gestes, qui, assez simples en somme, ne demandaient pas tant de circonspection.

Quoi, en effet, de plus ordinaire, que d'avoir une boîte postale dans un bureau de poste ?

Nombreux ne sont-ils pas les commerçants, les industriels ou les représentants qui, pour les besoins de leur profes-

sion respective, usent de ce moyen pour se faire adresser leur correspondance ?

Et, certes, Stéphane Bermond n'eût rien trouvé à redire à cela, si son esprit en travail n'avait ramené d'une manière générale, plus par déformation professionnelle que par un tour particulier, tous les événements pouvant se rapporter à l'affaire qui le préoccupait.

Du coude, sans même contrôler à quel mobile il obéissait, Bermond touchait Dumien, tandis qu'il lui soufflait à l'oreille :

— Suis-moi ce bonhomme-là !

— Lequel ?

— Le petit vieux, là, qui s'en va.

Pourtant, avant de se lancer à la suite de l'individu, l'inspecteur s'enquêrait :

— Où se retrouve-t-on, chef ?

— Au café de la Gare !

Encore une habitude de Bermond : donner ses rendez-vous au café. Une habitude de police d'ailleurs, puisque le café est, par définition, un lieu d'où l'on peut surveiller un endroit, guetter un individu, alerter du renfort ; en bref, un emplacement, facilement accessible puisque public, qui se prête à la majorité des opérations qui se rattachent à une enquête criminelle.

Il avait dit comme ça « Au café de la Gare ! » sans même savoir, mais présumant qu'il serait assez rare que le voisinage d'une station de chemin de fer n'abritât pas au moins un établissement de ce genre.

Dumien, pendant ce temps, filait sur les traces de l'homme et Bermond, après avoir remercié l'employée qui l'avait renseigné, se dirigea, en flânant, du côté du hall où se trouvaient les boîtes postales.

Sur celle qu'avait ouverte le bonhomme, une petite affiche manuscrite :

MONSIEUR ARGUS

Et le numéro de la boîte : 23.

— Monsieur Argus ? songea le commissaire... C'est un drôle de nom !

Il allait et venait dans ce hall de la poste sans pourtant se décider à sortir.

« Et pourtant, l'envoi que j'ai reçu a été envoyé de Beauvais, se répétait Bermond... Et cette boîte contenait l'arme du crime. Elle avait été envoyée par l'assassin... »

La plus simple des déductions, en remontant de l'effet à la cause, démontrait que le meurtrier de Jussieu était donc venu à la poste... et à Beauvais !

Y était-il encore ou déjà, fuyant plus loin, avait-il gagné une autre région ?

Tout cela, le commissaire se l'était dit depuis longtemps

et puis, après se l'être redit, il se le répétait encore... Et c'était un cercle de conjectures dont il ne sortait pas : la boîte, la poste, Beauvais, l'assassin !

— Et s'il allait revenir encore?... Qui sait, expédier autre chose ? songeait-il assez naïvement.

Pourquoi pas ?

Mais, succédant à ces instants d'espoir, le doute reprenait le dessus ; la raison contrebattait des probabilités aussi aventureuses.

Non ! A force de chercher, le commissaire sentit que la migraine le menaçait, et comme il ne manquait pas de remarquer que ses allées et venues attiraient les regards soupçonneux des employés de la poste — la curiosité est si vive dans les petites villes ! — il allait prendre le parti de s'en aller quand il se sentit bousculer... C'était un employé qui s'excusait.

— Pas de quoi, grogna le policier en manière de réponse.

Sans s'en être rendu compte, le commissaire stationnait devant la boîte aux lettres. Ce devait être l'heure d'une levée.

Intéressé par le manège de l'employé, le commissaire suivait ses gestes. Celui-ci avait ouvert une petite porte et tirait à lui un grand tiroir dans lequel les lettres, mises du dehors par les fentes appropriées, s'étaient empilées. Rapidement, il les prenait à la poignée et les enfournait dans un sac de toile bise...

Tout à coup, ce fut une vision brève !... une enveloppe gisait — on l'eût dit étalée sur les autres — et sa suscription était faite de lettres d'imprimerie découpées...

« Comme mon envoi », songea le commissaire en l'espace d'un éclair.

Oui, comme l'envoi mystérieux parvenu rue Rampon. Les lettres, sans nul doute, provenaient d'un journal... Elles formaient un nom que, se penchant, Bermond déchiffrait rapidement : « *Jussieu*. »

Alors, l'assassin était encore là ?

Il était venu mettre une lettre ?

Une lettre adressée à la victime !

Le commissaire ne délibéra pas davantage avec lui-même. Il s'adressa à l'employé :

— Je voudrais cette lettre, dit-il.

Effaré, devant l'énoncé de cette prétention que rien dans l'extérieur du commissaire ne semblait justifier, l'autre avait un sursaut.

— Mais... commença-t-il, c'est impossible !

Bermond se penchait alors vers lui :

— Police, souffla-t-il. Prenez la lettre et conduisez-moi chez le receveur principal...

L'employé se rendait, encore mal revenu de sa surprise et,

précédant le policier, il introduisait le commissaire dans le bureau du receveur.

Tout de suite, après avoir entendu les premières explications de Stéphane Bermond, le fonctionnaire se retranchait derrière le secret qui s'attache au transport des correspondances.

— Mais c'est impossible, gémit-il... Nous ne pouvons pas... Comment cela, on ne pouvait pas?

C'eût été mal connaître Bermond que de penser qu'il ratifierait d'aussi fallacieuses raisons... Pied à pied, le commissaire luttait, il discutait, bousculait les arguments du receveur... Il lui fallait cette lettre! D'ailleurs, n'était-il pas couvert par une instruction en cours...

— Et puis, disait-il à l'autre, le destinataire est mort, il ne lira donc jamais cette lettre...

Le fait de la saisir quand elle parviendrait à destination rue Rampon, si le receveur s'obstinait à ne pas la lui remettre, ne ferait que retarder pendant des heures précieuses l'action de la police... Qui sait si ce laps de temps ne serait pas mis à profit par l'assassin pour disparaître?... Etant prévenu plus tôt, le commissaire pouvait au contraire tirer de la lecture de la missive une indication qui permettrait peut-être de l'appréhender...

— Et puis, concluait Stéphane Bermond, je suis prêt à prendre tout sur moi et à vous donner toutes les décharges possibles pour mettre à couvert votre responsabilité!...

Plaidant, le commissaire fit si bien qu'il obtint enfin gain de cause et contre reçu prit possession de l'écrit...

Ce n'étaient que quelques lignes manuscrites, ainsi conçues :

André,

Si vous ne cessez de m'accabler ainsi que vous le faites, vous me réduirez dans un moment de désespoir aux pires extrémités. N'avez-vous donc pas de cœur? Et ne me laisserez-vous jamais en repos?... Je vous le répète, vos exigences amèneront un fatal dénouement!

Il y avait là quelque chose qui ne s'expliquait pas. C'est avant que l'on menace, ce n'est pas après.

« Qu'est-ce que cela veut dire, répétait le commissaire, tournant et retournant dans ses doigts l'incompréhensible missive... Qu'est-ce que cela veut dire? »

Que voulait dire cette lettre anonyme, qui ne portait pas de date?... Ecrite d'une mince écriture appliquée et rapide elle trahissait de la part de son auteur une nervosité sensible que reflétaient certains caractères tremblés.

Bermond réfléchissait.

Encore une fois, après avoir cru que le drame allait s'il-

luminer d'une lueur de vérité, il se trouvait replongé dans un abîme d'indécision.

Et comment n'en aurait-il pas été autrement devant cette constatation affolante : l'assassin écrivait à sa victime après l'avoir tuée...

Il ne rêvait pourtant pas. L'enveloppe portait bien :

ANDRÉ JUSSIEU
5, rue Rampon, 5

PARIS.

Devant l'attitude du commissaire, le receveur de la poste ne savait que penser. Il n'en manifesta toutefois rien, se contentant d'observer un silence prudent, dans lequel entraînait pourtant un peu d'appréhension.

Sa situation n'allait-elle pas être compromise par ce grave manquement à son devoir ?

Et le fonctionnaire, au supplice, s'adressait en son for intérieur les plus vigoureux reproches.

Cependant, Bermond avait sorti sa pipe ; il la bourrait, l'allumait et, s'asseyant sans qu'il y fût invité, se plongeait dans une méditation, yeux clos, que l'autre se garda d'interrompre... Des instants passèrent sans que le commissaire changeât en rien sa position. N'eussent été les bouffées pressées qu'il tirait de sa courte pipe, on eût pu le croire endormi...

Enfin, il se leva ; un sourire rassérénait sa face. Le receveur, le constatant, en fut soulagé :

— Vous... Vous avez trouvé ? hasarda-t-il.

— Parfaitement ! fit Bermond qui, empochant la missive, lui fit un grand salut et sortit.

Le commissaire s'orientait... La gare... C'était la première fois qu'il venait à Beauvais. Avisant un passant qui venait vers lui, il se préparait à l'aborder quand l'autre, subitement, comme s'il se dérobaît à une rencontre qu'il n'avait pas souhaitée, traversa la chaussée en hâtant le pas.

— Pas sociable, cet animal-là ! fit Bermond. Et une autre pensée vint motiver de sa part cette autre remarque : Curieux, on dirait que j'ai déjà rencontré ce type-là quelque part...

Le commissaire balança un instant pour savoir s'il allait le suivre, et puis il se rappela que Dumien devait l'attendre ; aussi reprit-il sa marche. La station n'était d'ailleurs pas loin ; dès la deuxième traverse, il l'aperçut... A la terrasse d'un café, l'inspecteur buvait un demi qu'il devait, par l'expression de satisfaction que reflétait son visage, trouver fameux.

— Alors ?

— Eh bien ! chef... Voilà, le bonhomme s'appelle Jé-

rôme Lenfant; il est antiquaire dans une rue qui se nomme la rue des Petits-Marchés.

— C'est tout?

— C'est tout... Ah! non. Devinez un peu qui j'ai aperçu tout à l'heure?

— Sais pas, comment veux-tu?

— Le président de chambre, Loiret.

— Le conseiller Loiret?

Cependant, Dumien formulait les raisons de ce pourquoi en quelques mots; les mêmes qu'allait prononcer le commissaire :

— C'est bizarre, il portait des lunettes noires!

CHAPITRE V

OU BERMOND JOUE CONTRE LA CHANCE!

— Eh bien! mon cher commissaire, on a fait bonne chassée?

C'est par ces paroles empreintes de la plus évidente cordialité que le juge d'instruction chargé de l'affaire de la rue Rampon, accueillait le lendemain Stéphane Bermond.

— Vous avez du nouveau? reprenait le juge.

— Je crois, oui.

Le commissaire, cédant à l'invite du magistrat, prit un siège et se mit en demeure de retracer par le menu les détails de son enquête à Beauvais.

De même que l'avait fait Bermond, le juge d'instruction ne manqua pas de s'étonner que l'assassin, puisqu'il convenait de lui attribuer cette démarche, en mettant à la poste la lettre que le commissaire avait saisie, semblait ne pas savoir que sa victime était morte.

— Comment expliquez-vous cela, Bermond?

Et le commissaire s'excusait de n'avoir à donner que cette raison au magistrat :

— A mon avis, disait-il, cela démontre que le médecin légiste a raison : la victime n'est pas morte du coup de feu... On peut penser qu'une violente discussion a précédé le drame. Les mobiles, pour nous échapper encore, n'infirmant pas cette hypothèse... hypothèse qui s'appuie d'autre part sur le désordre que nous avons constaté dans la chambre du crime... Cette discussion a dégénéré en lutte. L'un des antagonistes, le meurtrier sans doute, s'est senti à un moment donné en état d'infériorité; c'est alors qu'il a sorti son arme et s'en est servi... Là encore, les constatations viennent nous dire que nous avons raison de penser que les événements se sont enchaînés ainsi... Le coup de feu a été tiré à bout portant et la détonation a alerté la concierge... Suivez-moi bien, monsieur le juge! Le meurtrier va-t-il descendre les escaliers et tenter

de s'enfuir par la porte de l'immeuble? Il le pense probablement, mais il n'a pas prévu que la vieille femme pourrait, en fermant cette issue, lui couper la retraite... C'est alors qu'il monte sur les toits...

Et, disant cela, Bermond s'arrêtait.

— C'est stupide, ce que je dis là, grognait-il...

Et ce qu'il disait n'était que l'illustration d'un fait dont le commissaire constatait depuis le début la constante répétition et, ce avec une régularité qui ne se démentait pas. Dès que les événements se succédaient dans un enchaînement apparemment logique, tout à coup l'hypothèse sur laquelle ils reposaient s'effondrait, comme l'eût fait une construction d'enfant qu'un geste maladroit fait crouler!

— Alors? faisait-il, rongeant son frein.

— Alors, on ne sait plus!

Toujours était-il qu'il quittait le juge d'instruction, plus entêté que jamais à la poursuite de la vérité. Ah! mais, c'est qu'il y perdrait plutôt son nom, il lui fallait le coupable.

Dans les escaliers du palais de justice, il rencontrait en regagnant son bureau, un des photographes de l'identité judiciaire...

— Ah! commissaire, lui disait ce dernier, on a mis à jour quelques empreintes... ça n'a d'ailleurs pas été facile, attendu que la crosse du revolver est en nacre et que c'est une substance qui garde mal les traces... Aussi, toutes ne sont-elles pas bonnes, mais nous avons pu néanmoins isoler un pouce épatant de netteté!

— Enfin, se réjouissait le commissaire, c'est déjà cela!

— Oui, mais je ne sais si ça vous servira à grand'chose...

— Pourquoi?

— Dame! Nous l'avons communiqué au service des fiches et on n'a rien trouvé.

— Alors, faisait Bermond, notre assassin n'a pas ses empreintes aux « sommiers » judiciaires?

« Ce ne serait pas un de nos clients. Bon, merci... Vous avez les épreuves? »

— Je vais vous les faire descendre avec le revolver.

Les deux hommes se quittèrent.

* Ainsi, songeait le commissaire, tandis qu'il continuait son chemin, ce n'est pas un repris de justice qui a commis le coup?... Il est vrai que je m'en doutais un peu... D'abord la lettre qui est écrite en termes choisis... »

Ces termes, il les savait par cœur :

« Si vous ne cessez de m'accabler ainsi que vous le faites, vous me réduirez dans un moment de désespoir aux pires extrémités... »

La tâche de Stéphane Bermond n'en devenait que plus difficile. Un récidiviste retombe fatalement entre les mains de

la justice, alors qu'un criminel occasionnel, s'il échappe aux premières recherches, a toutes les chances de se soustraire pour toujours à l'action de la police.

Dans le bureau de Bermond, Dumien attendait le commissaire. Le matin même, l'inspecteur était retourné rue Rampon où deux policiers se tenaient en permanence, afin de surveiller les allées et venues suspectes qui auraient pu se produire dans la maison et au besoin se trouver là, au cas où le meurtrier viendrait rôder sur les lieux du crime.

On pouvait admettre encore que l'assassin habitait la maison... Et si c'était un locataire, tout devenait beaucoup plus facilement explicable et sa disparition n'avait plus rien de miraculeux. En effet, son geste accompli, il rentrait chez lui et venait par la suite se joindre aux voisins...

Il est vrai que, alors, il ne pouvait ignorer que sa victime était morte et, dans ce cas, on ne comprenait pas pourquoi il lui avait écrit.

Pour le reste, cette hypothèse n'était pas infirmée par la présence des taches de sang, car rien n'empêchait de croire que l'assassin avait pensé un instant à se réfugier provisoirement sur le toit de l'immeuble avant que de regagner son logis...

Il y avait le fragment d'ouate ramassé par le commissaire auprès du cadavre de Jussieu... et ce fragment avait pu fort bien faire l'office d'éponge... minuscule et juste du calibre des taches de sang... du sang de la victime... L'assassin n'était donc pas blessé comme Bermond l'avait pensé précédemment. Patiemment, le commissaire révisait sans cesse les données du problème.

A un moment même, il avait envisagé la possibilité que le criminel fût... une criminelle. La demeure de Jussieu n'était-elle pas habitée en totalité par des ménages besogneux et, à l'heure où avait été commis le crime, les hommes n'étaient-ils pas tous au travail? Ceci ressortait du contrôle que l'on avait pratiqué dans chaque atelier et usine où travaillaient les locataires. Seules des femmes occupées aux besognes ménagères demeuraient dans les logements à l'heure du drame; c'était avéré. N'avait-on pas vu autre part des criminelles manifestant autant de férocité et de sang-froid que les pires monstres masculins? Bermond savait bien cela. Sa déjà longue carrière était là, pour lui dire que c'était possible. Cependant, au fond de lui, il n'y croyait pas; il y avait eu lutte! Une lutte acharnée à en juger par les meubles renversés et saccagés qui jonchaient la pièce. N'était-il pas, dans ce cas, aventuré d'admettre qu'une femme eût pu soutenir une lutte aussi sauvage avec un homme sans que ce soit elle la victime?

Quoi qu'il en ait été, Stéphane Bermond n'en avait pas

moins fait surveiller l'immeuble de la rue Rampon, beaucoup plus par acquit de conscience que par espoir de découvrir quelque chose; car, aux axiomes qui dirigeaient son activité policière, le commissaire ajoutait encore celui-ci : « En matière d'enquête, il ne faut rien négliger! »

Il ne négligeait rien.

Pas même de s'informer auprès de Dumien, dans sa manière laconique ainsi qu'il le faisait toujours, des dernières nouvelles :

— Rien de neuf?

— Mais si, chef, il y a du neuf!

Passionnément intéressé, il s'écriait :

— Et tu ne le disais pas?... Eh bien! raconte!

— Voilà, disait Dumien se rendant au désir de son chef, j'ai eu un coup de veine, ce matin! Figurez-vous que j'ai retrouvé le chauffeur de taxi qui a conduit l'homme qui vint rendre visite à Jussieu, rue Rampon, la veille du crime.

— Non?

Stéphane Bermond n'en revenait pas!

Avidement, il pressait de questions son collaborateur; il voulait savoir tout en même temps. Amusé de cette précipitation, Dumien faisait remarquer à son chef qu'il convenait qu'il lui laissât le temps de reprendre l'histoire à son début :

— Ce matin, raconta-t-il, je suis passé là-bas et voici que je n'étais pas arrivé depuis cinq minutes qu'un taxi s'arrête à la porte... Un chauffeur en descend et demande s'il n'y a pas un locataire de la maison qui réponde au signalement qu'il donne d'un de ses clients... Vous pensez que je fais parler mon homme, et voici ce qu'il me dit :

« La veille du crime, un inconnu l'arrêtait vers 8 heures du soir, rue du Laos, au Champs-de-Mars, et lui demandait de le conduire au 5 de la rue Rampon...

— Naturellement, l'idée l'est venue que celui-ci pouvait être l'inconnu qui rendait visite à Jussieu?

— Et j'ai pensé aussi que l'assassin et lui ne faisaient, peut-être, qu'un même personnage!

— Comment était-il?

— Autant que le chauffeur s'en souvienne, c'est un homme d'un certain âge, la soixantaine environ, avec une grande barbe grise...

— Ecoute, mon vieux, tout ceci est fort bien, mais j'aurais préféré entendre moi-même le chauffeur...

— Rien de plus facile...

L'inspecteur s'empressa et introduisit le wattman.

Impassible en apparence, le commissaire Stéphane Bermond rayonnait intérieurement d'une joie que seul le chasseur, à l'affût du gibier qu'il a poursuivi en vain pendant longtemps, connaît alors qu'il a découvert son gîte.

« Enfin, pensait le policier, on va savoir quelque chose ! » Et il s'apprêtait à questionner le chauffeur quand celui-ci, sans doute las d'attendre qu'on le priât de parler, devant Bermond, s'excusait :

— Demande pardon... Je voudrais vous dire tout de suite, pour ce qui est de mon client...

— Oui.

— Je viens de le voir.

— Votre client?... Où ?

— Eh bien ! ici, répondait l'autre sans se démonter.

— Ici ?

— Oui. J'étais là, et j'attendais que vous me fassiez venir quand je l'ai vu traverser le couloir.

Sur le moment, Bermond et Dumien doutèrent de leurs sens.

— Vous avez peut-être cru?... avançait le commissaire.

— Bien sûr que non !

— Il y a des ressemblances pourtant...

— Qui me trompent pas, affirma le chauffeur, allez, c'est bien lui, et lui aussi a dû me reconnaître... Quand il a passé, j'étais pas plus loin de lui que je le suis de vous... Sur le moment, je me suis dit : « Ça, alors, c'est drôle ! »... Alors, n'est-ce pas, j'ai fait un mouvement pour le rattraper et, juste, il est rentré à l'étage en dessous... la première porte à droite... Est-ce que vous voyez ça ?

Il y eut un moment de silence. Le commissaire Bermond avait besoin de reprendre ses esprits. Encore une fois tout s'effondrait ! Ce chauffeur, à coup sûr, n'inventait rien, il soutenait avec toutes les apparences de la vérité que l'homme qu'il avait vu entrer dans le cabinet du conseiller Loirot était bien le client qu'il avait mené quelques jours avant rue Rampon. Comment en douter ? Le signalement du magistrat répondait trait pour trait au signalement de l'inconnu, recueilli lors de la première enquête : « D'un certain âge, la soixantaine et surtout une barbe grise ! »

Ainsi, le conseiller Loirot, éminent magistrat, connaissait Jussieu ; il allait lui rendre visite, mieux, la veille, les policiers le rencontraient à Beauvais d'où avaient été expédiées les envois... *Il portait des lunettes noires, donc il se cachait !*

Mais le commissaire n'était pas encore revenu de sa stupéfaction qu'un autre coup de théâtre se produisait ? On frappait à la porte, et c'était l'employé du service photographique qui entraît, et cet homme disait :

— Pardon, j'aimerais savoir, monsieur le commissaire, si vous avez fait prendre le revolver au laboratoire ?

— Non, répondait Bermond, assez surpris de la question, puisque vous m'aviez dit tout à l'heure que vous alliez me le faire envoyer... Mais pourquoi me demandez-vous ?...

— C'est que, disait l'autre. On ne le retrouve pas, et nous avions pensé que...

Il n'en dit pas plus. Le commissaire Stéphane Bermond avait bondi sur le téléphone intérieur :

— Donnez-moi, tout de suite, le cabinet du juge d'instruction Chaudin!

Et quand il l'eût obtenu, la conversation suivante s'engagea, rapide :

— Avez-vous reçu, monsieur le juge, la visite de M. le conseiller Loïrot?

— Oui. Il y a vingt minutes.

— Ah!

— Le conseiller, qui a été souffrant depuis quelques jours, avait dû garder la chambre et, comme sa santé rétablie lui permettait de reprendre son service ce matin, il est venu me faire une visite de courtoisie.

— Oui. Et, dites-moi, monsieur le juge, vous avez parlé?

— De sa santé, oui.

— Mais encore de... de l'affaire en cours?

— Oui, mais je ne vois pas. Pourquoi me demandez-vous cela, mon cher commissaire?

— Dites toujours, monsieur le juge.

— Eh bien! oui... J'étudiais le dossier, justement quand il est venu et...

Et Bermond coupait net, après un rapide remerciement.

Sans désespérer, il demandait à nouveau le standard :

— Le cabinet du conseiller Loïrot, s'il vous plaît.

Ainsi que précédemment, il obtint la communication dans l'instant. Au bout du fil la voix d'un greffier interrogeait :

— Allo! Allo! Qui est à l'appareil?

— Moi, Bermond, répondait le commissaire. Est-ce que M. le conseiller est là?

— Non, il vient de partir, il y a quelques minutes!

Encore plus brusquement qu'il ne l'avait fait avec le juge, le commissaire raccrochait. Ce qui suivit fit penser aux images que projetterait un appareil cinématographique dont la mécanique aurait été détraquée et qui, subitement, se serait mis à tourner à toute vitesse : Bermond se saisit de son chapeau...

— Vous avez votre voiture? disait-il au chauffeur.

— Fiez vous, monsieur le juge, on vous rejoint!

Le chauffeur dégringolait les escaliers tandis que le commissaire entraînait par le même chemin Dumien à sa suite :

— Vite, vite, il n'y a pas un instant à perdre.

— Mais qu'est-ce qui vous prend? balbutiait l'autre, s'es-soufflant à le suivre.

Au bord du trottoir, le taxi stationnait, moteur en marche.

Encore mal remis de sa stupéfaction, le chauffeur était au volant, prêt à partir.

— A toute allure, 26, rue du Laos! lui lançait le commissaire, tandis qu'il s'engouffrait avec Dumien dans la voiture.

Déjà l'auto démarrait, la même frénésie qui s'était emparée de Stéphane Bermond semblait animer à son tour le chauffeur. Rasant les trottoirs dans une course prodigieuse de vitesse, virant à plein gaz, enfilant à la suite, sans même ralentir, les rues, les boulevards, les avenues, le taxi devenu bolide tournait à plein régime!... Stop pant à peine aux passages cloutés, c'était pour repartir encore en quatrième sur le coup de sifflet des agents. Obéissant à la consigne qu'il tenait du commissaire, le chauffeur accélérail tant qu'il le pouvait, exécutant des manœuvres périlleuses parmi les encombrements, virant, s'insinuant, doublant au milieu des autres véhicules avec une adresse qui relevait du prodige! Vingt fois ils manquèrent d'être emboutis, culbutés; autant de fois une manœuvre habile évita l'accident!

On fut enfin au Champ-de-Mars: l'auto tourna brusquement à l'angle de l'avenue de Suffren puis, coupant l'avenue de la Motte-Picquet, s'engagea dans la rue du Laos et stoppa devant le numéro 26 en même temps qu'une voiture de place la précédant de quelques mètres. Le commissaire bondissait sur le trottoir et déjà s'engouffrait sous la voûte de l'immeuble, quand un cri arrêta sa course et le fit se retourner. Le conducteur de la voiture qui les précédait avait ouvert la portière de son véhicule, et c'est l'exclamation horrifiée qu'il avait poussée qui avait provoqué le mouvement de Bermond.

Sur les coussins de l'auto-taxi, affalé en arrière, un filet de sang lui coulant de la tempe, un homme d'une soixantaine d'années, à la barbe grise, gisait sans mouvement.

Dans la voiture qu'il avait prise pour regagner sa demeure, le conseiller Loïrot s'était suicidé!

CHAPITRE VI

UN PLUS UN, ÉGALE UN!

Huit jours avaient passé. En sortant de l'hôpital, ce matin-là, Stéphane Bermond, suivi de l'inspecteur Dumien, se réjouissait sincèrement des nouvelles qu'il avait recueillies.

Contrairement à ce qu'on avait craint tout d'abord, la blessure que s'était faite le conseiller Loïrot n'était pas mortelle; une opération chirurgicale tentée à toute extrémité avait sauvé le magistrat, alors qu'on désespérait de sa vie.

De cela, le commissaire se réjouissait sincèrement, d'autant

plus sincèrement qu'il se devait de faire amende honorable pour la précipitation avec laquelle il avait conclu à la culpabilité du conseiller Loïrot, *car le magistrat n'était pas coupable!*

Dumien, quand son chef lui avait appris cela, n'avait pu se défendre d'un certain scepticisme :

— Mais pourtant, chef, avait-il dit, tout l'accuse.

— Possible! avait répondu le commissaire, mais il n'en est pas moins innocent!

Toutefois, si l'inspecteur avait admis les yeux fermés l'innocence du magistrat, dès l'instant où Stéphane Bermond s'en portait garant, il ne pouvait se contraindre aussi facilement à demeurer et à attendre que son chef voulût bien enfin lui donner les raisons qui militaient en faveur de l'opinion nouvelle.

Il les sollicitait avec prudence, chaque fois qu'il en avait l'occasion :

— Alors, chef, vous allez me dire enfin ce que...

— Bientôt, coupait Bermond.

— Il me manque quelque chose... Un peu de patience, que diable! Quand je l'aurai trouvé, je te dirai tout...

L'inspecteur, bon gré mal gré, avait attendu que le commissaire découvrit ce « quelque chose » dont il ne savait rien.

Il devait, ce matin-là, être récompensé de sa soumission car, au sortir de l'hôpital, Bermond lui avait dit brusquement :

— Ça y est, je crois que j'ai trouvé!

— Trouvé, quoi, chef?

— Ce qui manquait.

— Ah! Et qu'est-ce que?...

— Tout de suite, tu vas trop vite... Je me doute un peu, mais il faut une preuve... Une preuve que, si la chance nous sert, nous aurons tout à l'heure.

Sans vouloir s'expliquer davantage, le commissaire faisait signe à un taxi qui passait et lui jetait cette adresse :

— Place du Havre.

Place du Havre? Qu'allait-on faire là? Mais le chapitre des confidences était clos.

— Tu le verras bien, répondait Bermond.

Et, ce disant, son œil pétillait de malice.

Cependant, le collaborateur du commissaire ne se tenait pas pour battu, il revenait à la charge :

— Enfin, chef, vous pouvez bien me dire ce que nous allons faire à cette adresse dont je n'ai jamais jusqu'à présent entendu parler...

Mais l'inspecteur eut beau faire, il ne put parvenir à tirer un éclaircissement qui l'eût satisfait; il se résigna donc à attendre, non sans avoir par manière de représailles entamé un match avec le commissaire...

Après s'être orienté, le commissaire entraînait l'inspecteur vers un immeuble d'assez modeste apparence. Au rez-de-chaussée, sous la voûte, s'ouvrait une porte sur laquelle une plaque mentionnait, en noir sur fond de cuivre :

« AGENCE ARGUS »

Correspondants dans tous pays

Envoi et réexpédition de correspondance

Toutes missions

Mais Dumien ne s'attardait pas à en lire davantage, car son chef, le précédant, avait poussé la porte et entraît. Dans le vestibule, un garçon de bureau s'informa de ce qui motivait leur visite.

Le garçon disparut. Un moment après, il revint pour annoncer aux visiteurs que « Monsieur le directeur » était prêt à les recevoir; il les introduisit alors auprès d'un petit homme chauve qui, assez effaré de l'intrusion des policiers, ouvrait de grands yeux que cerclaient de larges lunettes d'écaille; tout dans son attitude marquait le trouble. A coup sûr, il se demandait ce en quoi il pouvait bien avoir affaire avec la police pour laquelle il semblait professer une considération craintive.

Bermond ne lui laissait pas le temps de se remettre et, tout de suite, lui demandait la communication de la liste des correspondants de l'Agence Argus. L'autre ne manquait pas d'obtempérer avec empressement à ce désir dont le ton faisait plutôt un ordre. Et le commissaire, dès qu'il eut le registre en main, trouvait dès les premières pages feuilletées, cette indication : Beauvais : Jérôme Lenfant, rue des Petits-Marchés.

— Parfait, souriait le commissaire, c'est très bien. Voulez-vous me dire, monsieur, si vous tenez la comptabilité des envois que vous faites tenir à vos correspondants, afin de les réexpédier ?

— Tout est marqué sur ce livre, disait-il.

— Alors, veuillez chercher, répondait Stéphane Bermond, si, dans les jours de la semaine dernière, vous avez envoyé à votre agent de Beauvais, Jérôme Lenfant, une lettre et un paquet.

— Oui... Je retrouve à la date du lundi 22 mars, un envoi de huit lettres et d'un paquet...

Le 2 mars, la veille du crime! Oui, ce devait être cela! Bermond le confirmait implicitement au petit homme d'un signe de tête.

— Quelles sont celles qui vous intéressent ? s'enquérail l'autre.

« Voulez-vous voir vous-même ? »

Et le directeur de l'Agence Argus, déjà plus rassuré, tendait le registre au commissaire. Bermond, se levant, se pencha sur le livre; il chercha à l'endroit que lui désignait du doigt le bonhomme. Un sourire éclaira sa face... Aucun doute, la piste était bonne, il lisait :

1 lettre : Jussieu, 5, rue Rampon.

1 paquet : Bermond, 5, rue Rampon.

Et puis encore, ce qui était inattendu :

1 lettre : M. le conseiller Loiroi, 26, rue du Laos.

Une idée fulgura soudain dans l'esprit du commissaire; il demanda :

— Ces envois devaient-ils être réexpédiés tous dans le même temps par votre correspondant aux destinataires qu'ils mentionnaient?

— Je vais vous le dire, répondait le directeur.

Un copie-de-lettres consulté lui permettait de préciser que justement les lettres devaient, ainsi que l'envoi, faire l'objet de dépôts échelonnés.

— Dans ce cas, ajoutait le petit homme, nous mettons des numéros d'ordre sur les envois... Numéros assez peu apparents qui se trouvent cachés ensuite par les timbres d'affranchissement.

— Merci. C'est tout ce que je voulais savoir, concluait le commissaire. Au revoir...

Et sans attendre que le petit homme ait eu seulement le temps de se lever pour le reconduire, il était déjà dehors, toujours suivi de Dumien qui avait assisté à la scène sans dire un mot... L'inspecteur, quoique se résignant au rôle passif que lui faisait jouer son chef, eût bien désiré en sortir...

— Où allons-nous maintenant?

— Rue Rampon.

Le fait de se rendre à la maison du crime démontrait assez à Dumien que le dernier acte du drame, l'épilogue pour mieux dire, allait se jouer!

Et, en pensant cela, il n'avait certes pas tort. Les qualités de réflexion et de déduction de Stéphane Bermond apparaissaient bien avoir triomphé d'un ensemble de circonstances que le destin s'était plus à mêler de façon tellement bizarre qu'un esprit moins observateur eût pu se laisser tromper par les apparences et, partant, s'égarer.

C'est qu'il n'y avait pas à sortir de là, et le commissaire Bermond, lui-même, un moment s'y était laissé prendre, tous les éléments matériels de l'enquête avaient convergé pour faire de la personne du conseiller Loiroi, connu dans la magistrature pour un homme de la plus haute probité, l'assassin probable de Jussieu!

Tout!

Jusqu'à son geste final, qui pouvait passer à des yeux

moins avertis que ceux de Stéphane Bermond, pour un aveu.

Et, pourtant, la vérité était tout autre. La vérité était d'une simplicité si grande que le commissaire, après l'avoir déterminée, se gourmandait de n'y avoir pas songé plus tôt!

Content désormais, et même heureux d'avoir résolu cette énigme qui apparaissait comme devant mettre sa sagacité en défaut, le commissaire Bermond tirait de sa pipe des bouffées voluptueuses. La vie redevenait belle!

L'ne question de Dumien qui, en un autre temps, eût rompu sa quiétude, fut sans effet sur sa placide bonne humeur.

— Qu'est-ce que nous allons faire rue Rampon? demandait l'inspecteur.

— Eh bien! reconstituer le drame, s'était-il entendu répondre.

— Mais à quoi cela servira-t-il, puisque nous savons comment les choses se sont passées?

— Pardon! Nous ne savons rien...

— Comment?

— Ehl oui, il n'y a pas de comment, ni de pourquoi ni de qu'est-ce... Il y a que nous nous sommes, toi et moi, comportés comme des gamins, des novices...

— Et en quoi nous sommes fichu le doigt dans l'œil?

— En quoi? répliquait Bermond, mais en tout, mon p'tit vieux, en tout; et, d'abord, en ça : *Nous avons considéré à tort que dans ce meurtre, il nous fallait un assassin!*

— Vous dites?

— Oui, oui, ne cherche pas autre chose que ce que je dis... Nous n'avons pas pensé que dans ce crime il se pouvait qu'il n'y eût pas d'assassin... Que ce soit la victime, elle-même, qui se fut tuée, ou si tu aimes mieux que ce « crime » ne fut qu'un suicide adroitement maquillé...

— Mais, pourquoi?

— Pourquoi? Pour en faire accuser un autre! Un autre qui tient à l'honneur plus qu'à la vie... Un honnête homme, le conseiller Loiroi, par exemple, articula Bermond.

— Ainsi, Jussieu serait suicidé?

— Exactement! Ecco, bien, mon vieux : Jussieu connaît Loiroi. Ce que sont les liens qui les attachent nous ne le savons pas encore, mais nous le saurons; bientôt, Loiroi nous en fera l'aveu, et, pas plus tard que cet après-midi quand nous irons lui annoncer, puisque sa santé permet maintenant notre visite — que sa réputation est sauvée! Jussieu, dévoté qui n'a pas d'occupation dont il puisse justifier ses subsides, doit vivre en marge de la société... De quoi? Encore une fois, nous le saurons aussi, peut-être bientôt. Ce qui importe, c'est qu'il va se tuer et qu'il machinera son suicide

pour en faire accuser un innocent! Que fait-il? Il vole le revolver de Loiroi...

— Comment?

— Un peu de patience, nous le saurons.

— Oui. N'empêche que ça fait beaucoup de choses qui ne s'expliquent pas, ne put s'empêcher de faire remarquer Dumien.

— D'accord, mais qui s'expliqueront, claires comme le jour. Fais-moi confiance...

— Bon, bon, je ne dis plus rien.

Avec le revolver qui appartient à Loiroi, il se tira une balle dans la poitrine.

— Pardon, chef, mais vous oubliez que, s'ils se sert du revolver, il lui est assez difficile de le faire expédier ensuite, *après qu'il s'est tué*, par l'Agence Argus.

— Tu permets, dit-il, je ne t'ai pas dit qu'il n'y avait qu'un revolver « bull » du calibre 6 mm. 35...

Cette fois, l'inspecteur comprenait :

— Vu! Il se serait servi d'un autre?

— Comme tu dis.

— Mais on aurait dû le retrouver sur les lieux?

— Pas du tout, car il l'a caché.

— Nous avons pourtant tout fouillé!

— Pas où il fallait.

— Alors, où est-il? Vous le savez?

— Je m'en doute.

Stéphane Bermond n'en dit pas plus. Le taxi stoppait encore une fois, mais c'était alors devant l'immeuble de la rue Rampon.

Au troisième, Dumien s'était arrêté, pensant que le commissaire voulait encore visiter la chambre du drame, mais l'autre continuait à monter :

— Eh bien! tu viens?

— Ah! c'est plus haut! Nous allons...

— Sur les toits, oui, comme l'autre jour.

Et, sans plus attendre, les dernières marches franchies, Bermond se mettait en devoir de réaliser l'escalade qu'il avait faite le matin de la première enquête. D'un rétablissement, il se hissait à la hauteur de la lucarne; et là, s'aidant des coudes, il parvenait sur le toit. Dumien, aidé par lui, prenait le même chemin.

Les taches de sang qu'ils avaient relevées si fraîches le matin du crime s'étaient oxydées à l'air, et marquaient de brun les tuiles roses du toit.

Rampant sur les mains et les genoux, Stéphane Bermond et Dumien progressaient lentement, conduits par cette piste sanglante qui s'inscrivait en petits points sombres. Ils arrivaient au bord du toit...

— Eh bien! chef?

Dumien, reprenant son souffle, questionnait; mais, sans répondre, le commissaire furetait des yeux un instant... Ce fut bref, il souleva une tuile que son regard avait décelée comme dépassant l'alignement des autres et sur la poutrelle ainsi découverte reposait.

— ...Le « quelque chose » qui manquait! s'exclama l'inspecteur.

— Oul, sourit Bermond.

Et il prit dans sa main l'objet... un revolver « bull-dog », dont le calibre apparent, pour les cinq balles de plomb qu'il contenait encore, était certainement de 6 mm. 35.

CHAPITRE VII

UNE VENGEANCE DIABOLIQUE

Dans le petit café où le commissaire et Dumien venaient de se faire servir l'apéritif, il n'y avait encore personne à cette heure. Aussi, Bermond ne se fit-il pas prier pour répondre à la curiosité de son collaborateur, en retraçant pour celui-ci les événements du drame, tels que ses déductions lui avait permis de les reconstituer.

— Vois-tu, disait-il, quand Jussieu a eu décidé de mettre à exécution son diabolique projet, il a résolu *de me choisir* pour enquêter sur l'affaire.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela?

— La façon dont il a combiné son histoire... Il avait déjà fait tenir par l'intermédiaire de l'agence Argus le revolver qui, *soi-disant*, avait servi à le tuer.

— Je ne vois pas.

— C'est pourtant clair! Ce revolver m'est adressé non pas au Palais de Justice, mais rue Rampon... non pas en mentionnant mon titre, mais à « Monsieur Bermond »...

— Compris!

— Et ce que tu vas m'accorder encore, c'est que rien n'est plus simple, *quand on en a le modèle*, que de se procurer une arme d'un même calibre, tirant les mêmes balles... Le revolver qu'il fait expédier appartient au conseiller, il manque une balle qui a été tirée... On retrouve dans le corps un projectile identique! Jussieu pense qu'il ne viendra à l'idée de personne de songer qu'il existe une autre arme qui, celle-ci, est la bonne, la vraie, celle dont il se sert... Et cela d'autant plus qu'il la cache... il la cache alors qu'il n'est que blessé...

— Oui, je commence à voir clair...

— L'ordre des faits est celui-ci : il se blesse, mais il a pris

la précaution d'appuyer le canon de son revolver en bials, de façon que le coup ne soit que superficiel...

— C'est ce qui fait, approuva Dumien, que le médecin légiste déclare que, raisonnablement, Jussieu ne peut pas être mort de cette blessure.

— Exactement! Il sort ensuite, monte au quatrième, escalade la lucarne comme nous l'avons fait, se traîne sur le toit et va cacher l'arme. Ce faisant, il est sûr qu'on pensera que le meurtrier l'a emportée.

— Très bien raisonné, chef, mais dites-moi... il risquait de rencontrer quelqu'un dans l'escalier? La concierge, ne l'oubliez pas, a entendu le bruit de la détonation...

— Certes, mais souviens-toi, à ton tour, qu'elle a dit : « J'ai entendu *comme* le bruit d'un coup de feu!... » Attention! Comme... Et c'est vraisemblablement, à son insu, sans qu'elle y ait réfléchi même, qu'elle affirme ensuite avoir entendu un coup de feu...

— Et ensuite on découvre, à l'étage d'où est parvenu ce bruit, un de ses locataires qui a reçu une balle de revolver... Qu'arrive-t-il?... Inconsciemment, sans que tu y sois pour rien, ton esprit remonte des effets à la cause, et tu *affirmes* que tu as entendu un coup de feu... Alors que ce pouvait bien n'en être pas un!

— Comment savez-vous cela?

— Très simple! J'avais remarqué, lors de la première enquête, que le matelas avait été tiré du lit, et qu'il portait à un endroit des traces de poudre... et aussi que la pendule avait été jetée à terre.

— Ça, alors, s'exclamait Dumien, c'est formidable! Je n'aurais jamais trouvé ça!

— Mais si, le tout était d'y réfléchir, répondit le commissaire qui, reprenant sa démonstration, ajouta : que fait-il après? Il ouvre la porte de sa chambre, crie dans les escaliers. La concierge l'entend, prend peur et ferme la porte cochère pour barrer le chemin à un assassin qui n'existe pas... Le voisinage est alerté.

— Bon, compris... Et puis, pendant ce temps, Jussieu rentre chez lui et il s'achève. C'est bien cela?

— Oui.

— Par quel moyen?

— En avalant gros comme deux têtes d'épingle d'acide prussique.

— Mais on aurait dû retrouver le flacon?

— Non, car, plus malin que cela, Jussieu, qui a tout prévu, a imaginé, pour le poison, une mise en scène semblable à celle qu'il a conçue pour faire disparaître le revolver... Il y avait, si tu t'en souviens, un carreau de cassé?

— Eh bien! c'est Jussieu qui a cassé le carreau, et il a

jeté le flacon dans la cour, pensant, avec assez de raison, *qu'on irait pas rechercher les débris d'un flacon parmi d'autres morceaux de vitres brisées...*

— Très habile!

— Ce n'est pas tout... Quand Jussieu monte sur le toit, il étanche sa blessure avec un morceau de coton... Celle-ci est légère, superficielle, le sang s'arrête de couler, et il monte... Seulement, les efforts qu'il fit pour grimper font qu'à son insu, il marque de taches rouges le chemin qu'il a suivi...

— Comment ne les efface-t-il pas?

— Il ne les voit pas... Il pense bien à autre chose! La seule idée qui l'obsède alors, c'est de cacher l'arme; et, au surplus, s'il les a vues, il est trop tard pour y parer... Il se dit que, peut-être, elles échapperont à nos constatations. Quoi qu'il en soit, le morceau d'ouate que je trouve m'intrigue, mais je me dois de t'avouer qu'à ce moment, je suis loin de pouvoir lui appliquer une signification...

— Et ensuite, chef?

— Le plan de Jussieu ne serait pas complet s'il n'avait imaginé de compromettre gravement le conseiller Loiroi, c'est pourquoi il fait expédier trois envois : deux lettres et le colis qui contient l'arme... Suis-moi bien... Trois! Un des envois, nous le connaissons, c'est l'arme; elle m'est adressée, et c'est bien moi qui m'occuperai de l'enquête, ainsi qu'il l'a prévu, puisqu'il a pris la peine d'exciter au plus haut point ma curiosité, *en me téléphonant qu'un crime allait être commis!*

— Il avait tout prévu!

— Du moins, le croyait-il?... Le deuxième envoi est adressé à lui-même; il contient la lettre du conseiller... Cette lettre est authentique, c'est bien Loiroi qui l'a écrite à Jussieu, mais quand?... Il n'y a pas de date; il peut y avoir longtemps, il y a même certainement longtemps... N'importe, les termes de cette lettre, dans les circonstances où il nous sera donné de les lire, prêteront à équivoque, *et nous dénoncerons le magistrat comme le meurtrier probable.*

— Mais, chef, qu'est-ce qui vous fait dire que cette lettre est ancienne?

— Mais, parce que la lettre est de la main du conseiller, et que l'enveloppe est adressée, *en se servant du même procédé qui a servi pour le revolver* : on a écrit l'adresse avec des lettres découpées dans un journal.

— Tout s'éclaire!

— Et s'éclairera encore bien plus, reprit Stéphane Bermond; qui prit un temps pour vider son verre avant que de continuer sa démonstration. Tout s'éclairera encore bien plus quand nous saurons qu'il a envoyé par le même moyen de réexpédition une troisième lettre à qui?... à Loiroi! Que lui

disait-il dans cette lettre ? On peut penser qu'il lui donnait rendez-vous à Beauvais. Il y venait pour voir Jussieu, quand nous l'avons rencontré... Cette entrevue devait être secrète, et le conseiller, ne tenant pas à se faire remarquer en compagnie d'un individu de l'acabit de Jussieu, avait pris la précaution de mettre des lunettes noires...

— Et c'est alors que nous le rencontrons...

— Et que je pense combien il est bizarre que le conseiller ait été à Beauvais : pays, d'où, justement, nous parviennent les lettres que nous présumions expédiées par le meurtrier.

— A ce moment, Loiroi ne savait donc pas que Jussieu était mort ?

— Probablement que non ! Il n'a dû l'apprendre que le matin où il s'en fut rendre visite à son collègue le juge d'instruction Chaudin, chargé de l'affaire...

— L'autre le lui a révélé, naturellement.

— Pourquoi se serait-il méfié ? Tout, il lui dit tout, le revolver que nous avons reçu, les empreintes qu'on a recherchées, en bref tous les détails de l'enquête...

— Et le conseiller Loiroi prend peur...

— On prendrait peur à moins : il se voit, à ce moment, victime de la machination abominable de Jussieu ; il se dit que jamais, en dépit de son innocence, il ne parviendra à écarter la suspicion qui s'attachera à sa personne... Qui sait même, s'il ne s'est pas vu compromis, déshonoré, condamné ?... Quoi qu'il ait pu penser, il a préféré en finir, il est monté au laboratoire, a dérobé l'arme...

— Et moi, je pense encore qu'il est une chose qui a dû achever de l'affoler...

— Je sais ce que tu veux dire... la rencontre du chauffeur de taxi dans les couloirs du Palais, c'est bien ça ?

— Oui.

Ce disant, le commissaire interrogeait Dumien :

— C'est bien tout, n'est-ce pas ? C'est clair ? Tu ne vois rien qui cloche ?

— Il y a une chose que je ne comprends pas.

— Dis-la !

— Comment se fait-il que l'envoi du revolver soit parvenu le premier et la lettre ensuite, alors qu'il semble que l'ordre eût été la lettre d'abord et le revolver après ?

— Eh bien ! convenait Bermond, moi aussi j'ai pensé à cela. Et l'explication m'a été donnée par le directeur de l'Agence Argus... Oui, comme tu dis, il eût été plus logique que la lettre qui, en principe, contient les menaces arrivât avant le revolver... Et nous allons voir si Jussieu pensait, ainsi que tout le porte à croire, de même...

— Comment ferez-vous ?

— Simple !

Le commissaire sortait de sa poche la lettre et le papier qui enveloppait le colis ; à l'aide de son canif, il s'affaira à décoller légèrement les timbres qui les affranchissaient... Sous celui de la lettre, un minuscule numéro déterminait que celle-ci était la première... Un non moins minuscule 2 montrait qu'on avait interverti, pour le revover comme pour la lettre, l'ordre des envois...

— Tu vois, faisait remarquer le commissaire à l'adresse de l'inspecteur, Jérôme Lenfant s'est trompé!... Maintenant, c'est peut-être la Providence qui a voulu que la vérité éclatât!...

Il y eut un temps, pendant lequel Dumien considéra son chef avec une admiration non feinte. Tout s'expliquait. Il n'y avait plus un seul point obscur dans ce drame qui avait bien failli s'inscrire à la suite de la longue liste des erreurs judiciaires... Il ne put s'empêcher d'en manifester sa joie :

— Oh! ça, c'est épatant! fit-il.

Et comme Stéphane Bermond souriait avec indulgence, il demanda encore tant était vif son désir de tout savoir et grand son besoin d'être éclairé :

— Oui, répondit Bermond, et cela le conseiller nous le dira peut-être quand nous irons cet après-midi le visiter à la clinique.

CHAPITRE VIII

OU LE PASSÉ RENAIT!

Encore faible, le blessé, dès que le commissaire lui eut fait le récit de ses investigations qui tendaient à le mettre hors de cause, eut pour les policiers un sourire où se lisait une gratitude infinie.

— Merci, dit-il simplement, merci... Vous me rendez plus que la vie. Et, puisque vous le souhaitez, vous allez tout savoir...

— Jussieu, disait-il, était le fils de ma femme qui est morte... Quand je me suis marié avec elle, j'adoptai de grand cœur cet enfant qui n'était pas le mien, mais pour qui, en retour de l'amour que m'avait voué ma compagne, j'étais prêt à devenir le père le plus affectueux et le plus tendre. Hélas! Les années passèrent et le jeune homme ne tint pas ce qu'avait promis l'enfant... Il recéléait en lui les pires instincts contre lesquels ma volonté d'éducation, ma patience, mon indulgence comme ma rigueur ne purent rien... Dès l'enfance, il se révéla paresseux, méchant, joueur, cruel... Il contribua, par sa conduite dissolue et son effroyable caractère, à faire le désespoir de sa mère comme il faisait le mien, et je puis dire que ma femme est morte de chagrin!

Un instant, le conseiller s'arrêta, comme si le fait d'évoquer un passé plein de rancœur et de tristesse, le replongeait tout à coup au milieu des heures difficiles qu'il avait vécues. Stéphanie Bermond et Dumien respectèrent son silence. Plus ému qu'il ne voulait le paraître, le commissaire attendit que le vieillard sortît enfin de la soudaine torpeur qui l'avait envahi et reprît son récit. Certainement, le magistrat avait dû croire à jamais enfoui ce passé qui, par l'effet d'un drame brutal, remontait à la surface des jours présents...

— Un jour, dit-il enfin, j'appris que mon beau-fils, André Jussieu, était compromis dans une grave affaire d'escroquerie. Il vint me voir, afin que, par mes instances, on pût étouffer le scandale... Le malheur, c'est qu'il n'était pas seul et qu'il eût fallu en faire autant pour de nombreux complices! Je vous laisse à penser, messieurs, combien cette alternative, dans laquelle je me trouvais, et qui mettait aux prises les sentiments qu'en dépit de sa conduite, j'avais encore gardés pour ce malheureux, et la perspective de faillir à mon devoir fut plus fort et triompha de ce débat de conscience : je ne tentais rien moi qui, toute ma vie, avait rendu la justice, pour entraver la marche de celle-ci quand elle devait frapper un des miens! André fut condamné! On n'en sut rien au Palais, car mon beau-fils portait le nom du premier mari de ma chère femme, son père, et nul n'eut l'idée de rattacher le nom de Jussieu, qu'un jugement flétrissait, à celui de Loiroi qui restait celui d'un magistrat sans reproche...

« De cela, André me garda une rancune mortelle et, dès qu'il recouvra la liberté, sa peine accomplie, ce fut, de sa part, un chantage éhonté qu'il me fit subir, me menaçant de révéler ce que tout le monde ignorait. Je frémissais encore en me rappelant les angoisses par lesquelles je suis passé... Comment ai-je pu continuer à trouver une sérénité suffisante pour exercer les devoirs de ma charge, alors que chaque jour j'appréhendais d'être déshonoré? En effet, songez-y, qu'elle eût été ma situation envers le monde, envers les magistrats mes collègues, le jour où l'on eût su que j'étais le beau-père d'un repris de justice!

« Je vécus, dès ce moment, des heures sombres... »

Épuisé, le conseiller Loiroi laissa retomber sa tête sur l'oreiller; l'effort qu'il venait de faire était trop grand pour qu'il le prolongeât longtemps. Bermond le comprit :

— Reposez-vous, monsieur le conseiller, dit-il, j'en sais assez pour deviner le reste.

Et il parlait à son tour, retraçant les événements dans l'ordre où il les imaginait :

— Un jour, vous lui avez écrit cette lettre où vous lui disiez que sa conduite envers vous vous réduirait aux pires extrémités.

— Je voulais me tuer, articula le magistrat.

— Je l'ai compris, confirma le commissaire. Et même, un autre jour, vous avez voulu mettre votre projet à exécution, alors qu'il était là, et qu'il venait encore vous harceler, vous menacer...

Derechef, le conseiller acquiesçait aux paroles du policier.

— Et, il vous a désarmé? continuait ce dernier.

— Oui.

— Vous, dans votre affolement, vous n'avez pas songé qu'il conservait votre arme, et qu'il pourrait s'en servir par la suite, pour une odieuse machination... C'était quand?

— La veille.

— La veille du jour où il est mort... C'était le soir, j'allai rue Rampon...

— C'est tout, nous savons...

Dès lors, on s'expliquait les empreintes du magistrat relevées sur l'arme. Oui, tout était lumineux! Et claire apparaissait l'innocence de celui que Bermond avait un moment suspecté.

— Reposez-vous, reprenait le commissaire... et tâchez d'oublier cette page navrante de votre vie... Personne autre que moi, Dumin et le juge d'instruction, ne saura jamais rien! Allez, monsieur le conseiller, j'en prends l'engagement ici même, votre secret sera bien gardé!

Avec un sourire, Dumien murmura de façon à être entendu seulement de son chef :

— On dira encore dans le public que nous sommes des incapables, et que l'affaire de la rue Rampon a été classée, comme tant d'autres, parce que nous n'avons pas été assez malins pour en découvrir le fin mot!

— Bah! accorda-t-il avec bonne humeur, qu'est-ce que ça peut faire? N'avons-nous pas notre conscience pour nous? Et notre devoir n'était-il pas tout tracé? Alors?...

Et les policiers allaient se retirer quand le magistrat, qui semblait dormir, ouvrit les yeux, et fit signe à Bermond et à Dumien d'approcher.

De ses mains amaigrées, que l'émotion faisait tremblantes, il saisit les mains des policiers :

— Merci!

FIN

Autorisation no 5.392 du 8 mai 1945.

Dépôt légal : 2^e trimestre 1945. No 11.

Homologation du prix de vente : n° 10.503 du 2 mai 1945.

Imprimeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Editeur : La Technique du Livre, Paris. O.P.L. n° 31.3083.

Imprimerie : La Technique du Livre, Paris O.P.L. n° 31-3083





CLAUDE LUXEL

le meurtrier invisible

